



# Le «Leviathan» de Lorraine de Sagazan, monstrueuse justice expéditive

La pièce plonge dans trois comparutions immédiates comme dans un cauchemar sans issue. Fuyant le réalisme documentaire, elle incarne la dureté et l'humiliation de ces procédures ultrarapides.

Un corps, un ventre peut-être, une membrane rose chair qui nous enveloppe – quelle chaleur sous ce chapiteau. Un organe en tout cas qui dévore, déglutit et régurgite des hommes et des femmes vidés de leur substance, pantins dégingandés aux traits floutés. Condamnés. Les autres, avocats et magistrats en robes, défilent et nous regardent derrière des masques inquiétants tels de gros poissons le long de la paroi d'un aquarium.

«Ça pue». Avec Leviathan, créé au Festival d'Avignon, Lorraine de Sagazan s'engouffre dans la question de la violence judiciaire. Pendant plusieurs mois, avec Guillaume Poix qui signe le texte de la pièce, elle a assisté aux longues journées de comparutions immédiates, ces audiences qui font défiler des dizaines de prévenus au lendemain de leur garde à vue, accompagnés d'avocats commis d'office qui ont à peine eu le temps de prendre connaissance du dossier, devant des juges excédés par le nombre d'affaires à gérer – car alors il est plus juste de parler de gestion que de justice.

Expéditives, les comparutions immédiates ne devaient être, à leur création en 1983, qu'exceptionnelles. Elles sont un lieu commun judiciaire aujourd'hui. «Un petit peuple de précaires plus ou

moins violents», des hommes dans leur grande majorité, des sans domicile fixe souvent, qui se retrouvent dans une même pièce à attendre leur tour de passer dans le box. «On ne s'est pas lavé depuis plusieurs jours à cause de la garde à vue. Ça pue. La comparution immédiate, elle a une odeur», dit un triste Monsieur Loyal, le seul interprète à ne pas être masqué, dans un coin du chapiteau.

L'impressionnante réussite de Sagazan est de faire avec Leviathan tout autre chose que du théâtre documentaire, tout autre chose qu'un âpre réalisme plus évident quand on parle de tribunaux. On est loin aussi de Délits flagrants, film essentiel de Raymond Depardon sur le sujet, loin et pourtant au même endroit, à ce lieu précis de la souffrance et de l'injustice qui prend ici la mesure d'une cauchemardesque absurdité. Trois comparutions, deux hommes, une femme, se succéderont. Ils ont volé, insulté, conduit une moto sans permis. Trois fois, au terme de leur passage devant la juge, s'inscrira sur l'écran au fond de la scène, le nombre de minutes que celui-ci aura duré. Dix-neuf minutes, seize minutes, dix-neuf minutes... Trois fois leur peine s'inscrira – six mois, douze mois, huit mois de prison ferme. Et la présidente du tribunal qui ne cesse d'agrafer des documents, d'oblitérer des des- tins – crac, crac, crac.

**Danse macabre.** Leviathan est une œuvre à la beauté plastique saisissante et inquiétante. Avec les masques réalistes qui redoublent leurs visages et les figent, les juges et les avocats deviennent les prêtres et prêtresses d'une terrible religion se nourrissant de sacrifices hu-

mans. Les prévenus ont les traits brouillés par des collants, comme lorsqu'on braque une banque, alors qu'ils n'ont volé que des vêtements d'enfants. Tels des zombies, un homme danse au ralenti avec son double de chiffon, une femme fait avancer avec peine la poussette d'une enfant qu'elle n'a plus.

Sur l'écran, les images d'un jeune adulte zonant sur le tourniquet d'un square pour enfants redoublent avec beauté l'image du même homme, dans la salle du tribunal, qui se tortille en tentant de retenir son pantalon qui tombe – lors de la garde

à vue, les policiers ne lui ont pas rendu sa ceinture. Il est d'ailleurs étonnant de pouvoir dire à quel point les acteurs parviennent à être excellents, donnant intensément à voir la singularité de leur personnage (Victoria Quesnel notamment dans le rôle de la juge pas loin de la crise de nerfs), malgré les masques et la mécanique de leur danse macabre.

La pièce de Lorraine de Sagazan est une proposition forte pour envisager le monstre judiciaire, la justice pénale du quotidien tel qu'elle se donne à voir en France. On peut douter (mais c'est secondaire) de la nécessité de chanter l'une des audiences, en un Opéra de quat'sous tragique, discuter du rôle de cet homme sans masque, le seul à ne pas être

un acteur professionnel mais un témoin distillant les éléments documentaires. Que dit-il aussi ? Qu'il ne faudra pas compter sur lui pour jouer son rôle, qu'on ne rattrape pas le temps qu'on a perdu à jamais. «J'utiliserai pas le théâtre pour rejouer ma vie, il n'y aura pas de restitution, pas de réparation.»

Le voilà qui ferme le spectacle, ce grand carnaval triste

et morbide. Aucune issue alors hors du chapiteau de chair, autre qu'un long, très long silence.

**SONYA FAURE**

Envoyée spéciale à Avignon

**LÉVIATHAN** de LORRAINE DE SAGAZAN, dans le cadre du festival in , jusqu'au 21 juillet à 18 heures au Gymnase de lycée Aubanel à Avignon. Puis en tournée.



Trois comparutions, deux hommes, une femme. Ils ont volé, insulté, conduit une moto sans permis. PHOTO CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

